

Josée Yvon, ma contemporaine

Mathieu Arsenault

Numéro 303, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71413ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arsenault, M. (2014). Josée Yvon, ma contemporaine. *Liberté*, (303), 77–78.

image et dans le bien patrimonial font obstacle à sa lecture.

À une alliance avec les autres, pour un monde meilleur, Yvon oppose son retrait : « Vaut mieux être seule, ne jamais [...] se laisser enfermer dans quoi que ce soit. » Et surtout pas dans la poésie.

Que nous dirait Yvon, si nous l'entendions ? Peut-être qu'aucun geste dialectique ou aucune poésie ne peuvent nous rendre fiers de nous ou de notre existence dans le monde tel qu'il est... Yvon tient le lecteur au plus près du malaise dans un lieu où le grandiose côtoie le misérable, où la honte propre à la pauvreté sociale, humaine et créatrice apparaît dans la lecture. Par moments, l'incertitude quant à la réussite du texte surgit. Le collage devient ridicule, la vulgarité devient triviale et le texte est porteur de ratés. La gêne s'installe (« elle connaissait la sensation de n'être qu'un cul ») et puis aussi disparaît.

Comme tous les livres d'Yvon, *Maîtresses-Cherokees* porte préjudice à la littérature. Les publications de la poète attaquent le littéraire comme art de l'élévation ou de la révélation. Ils le mordent et le déchirent.

La chienne sale de l'hôtel Tropicana n'a pas fini de montrer les crocs au littéraire, de hurler. Et bien sûr pas avec les loups. **L**

Josée Yvon, ma contemporaine

MATHIEU ARSENAULT

L EST ÉTONNANT DE VOIR réapparaître avec une telle fulgurance une figure littéraire jusque-là pratiquement inconnue, parce que devenue, avec le temps, introuvable en librairie et en bibliothèque. T'es tout seul chez toi, tu demandes rien à personne et, soudainement, t'as tous ces gens qui te parlent de Josée Yvon comme si elle était la révélation de la rentrée. Je n'avais presque rien lu d'elle lorsqu'on m'a demandé il y a trois ans d'écrire coup sur coup un texte de fiction et un essai à son

sujet. *Filles-commandos bandées*, dont j'avais fait une photocopie, a de la gueule, mais j'avais toujours préféré *Lesbiennes d'acid* de Vanier. Et je ne m'étais jamais intéressé à ce qui était venu après, présupposant que Yvon avait pris le même virage atténué, plus « poétique », que les recueils de Vanier ont emprunté à partir des années quatre-vingt.

Yvon n'a jamais lâché, pourtant. Partie du même terreau contre-culturel que Vanier, elle a poussé son éthique de la marginalité jusqu'à l'insoutenable sans jamais laisser s'atténuer l'exigence qu'elle s'était donnée. À la fin, l'œuvre de Yvon demeure plus cohérente, plus impitoyable que celle de Vanier. Et même si on l'associait spontanément à l'*underground* des années

jamais des héroïnes résistantes ou même des figures positives. Elles sont traitées avec une répétition maniaque comme les symptômes d'un monde où la domination est le seul rapport humain possible. D'abord consacrée à l'exposition et à la dénonciation de toutes les formes d'abjection dont sont victimes les femmes, la poésie de Yvon prend petit à petit un détour vers le récit au courant des années quatre-vingt. Parce qu'à force de vivre dans l'agression constante, le sujet s'est vidé de toute substance, de toute identité, de toute intériorité, jusqu'à ce que le regard ne puisse plus qu'être extérieur et la description complètement dénuée d'empathie ou d'émotion.

Ses deux derniers livres, *Les laides otages*

Le regard que pose Yvon sur ses personnages est certainement plus près de la consternation que de la contestation.

soixante-dix, la pugnacité de Josée Yvon en a fait une auteure des années quatre-vingt, une poète que le féminisme radical a sauvée du naufrage qui a emporté la contre-culture à la fin des années soixante-dix. Ses textes pour cela ont des odeurs de punk, de *squat*, de *queer*.

Elle est aussi une auteure des années quatre-vingt dans la mesure où sa redécouverte se fait à l'intérieur d'un questionnement sur les fondements de notre sensibilité littéraire actuelle, beaucoup plus près de l'esthétique *trash* et désaxée du punk que de la célébration de la marginalité vaguement ésotérique, exploratoire et exaltée aux idéaux révolutionnaires des années soixante-dix. Cette génération de poètes *trash* des Éditions de l'Écrou, du Off-Festival de poésie de Trois-Rivières ou qui publient sur *poemesale.com* ont trouvé en Josée Yvon une figure fondatrice unique en littérature québécoise.

« Hippie fut la mode de la contestation. Punk est la mode de la consternation », disent Hector Obalk, Alain Soral et Alexandre Pasche dans *Les mouvements de mode expliqués aux parents*. Le regard que pose Yvon sur ses personnages est certainement plus près de la consternation que de la contestation. Les figures de femmes qui apparaissent dans ses textes ne sont

et *La cobaye*, sont à ce titre un accomplissement. Les lieux comme les personnages ne sont qu'esquissés, croqués au vol dans une narration chaotique et fragmentaire où on ne sait jamais très bien quelles sont les relations, les motivations de ces femmes tour à tour tortionnaires et bourreaux dans les non-lieux que sont l'hôpital psychiatrique et le camp paramilitaire.

L'esthétique des deux récits est pratiquement impressionniste. Elle fonctionne par petites touches désordonnées et seul un pas en retrait permet de reconstituer non pas une image ou une intrigue, mais une atmosphère, un discours impitoyable et cohérent sur la réalité. Et même si aucun événement de l'actualité, aucun fait divers, aucun aspect du quotidien n'approchent un tant soit peu la surenchère des *Laidies otages* et de *La cobaye*, la cohérence de leur discours sur la nature des rapports humains est telle qu'elle donne une impression plus franche que la réalité quotidienne dans laquelle nous vivons et qui cache souvent mal les rapports de domination que nous devons cautionner pour continuer de croire que nous sommes des individus absolument singuliers, libres, à l'intériorité foisonnante d'émotions, d'aspirations, de désirs. Comment supporter ce monde que le féminisme n'a pas réussi à renverser sur lui-même, où

les femmes doivent accepter jour après jour la place que les hommes veulent bien leur assigner ? Combien d'étrangers doivent abdiquer la plus grande partie de leur humanité pour que nous puissions vivre dans le confort même le plus minimal ? Nous étions tout seuls chez nous, nous ne demandions rien à personne, et soudainement nous réalisons que nous sommes les personnages unidimensionnels d'un photo-roman dont la couverture fut déchirée il y a longtemps par les personnages de Josée Yvon. Nous sommes ceux qui vivent dans la fiction, et ce sont elles, ces personnages de femmes, qui vivent dans le monde réel, violentes, étranges, libres, fragmentées, sans intériorité, sans identité.

Et un jour Vickie pleurait à côté de moi : « Mon chapeau rose ! Le beau chapeau que Daniel m'a donné pour l'été ! Je pourrai pas le porter ! » Elle savait qu'elle ne reverrait plus l'été. C'était le plus insignifiant des regrets, mais c'est en même temps un de ceux qui m'ont le plus serré le cœur. Ce souvenir triste est indissociable pour moi de la dernière entrevue de Josée Yvon avec Danielle Laurin en 1994. Affaiblie par la maladie, elle dit que ce qui lui manque le plus, c'est de « sortir, quand il fait beau. Mais je ne peux pas. Faut que j'attende le CLSC. Ils me roulent jusqu'à l'épicerie tous les vendredis. J'ai hâte au printemps. De m'asseoir dans le parc comme je faisais l'été passé. » Même dans ces détails intimes, Josée Yvon est ma contemporaine. Elle m'accompagne. Elles m'accompagnent. **L**

Mission impossible

CATHERINE LALONDE

Josée Yvon, *Filles-commandos bandées*, *Les Herbes rouges*, 1976, 40 p.

JE RELIS CHAQUE FOIS *Filles-commandos bandées* de Josée Yvon comme je revois le générique de *Mission impossible*. Je parle de la vieille série, déjà culte quand j'étais pouponnette, passant en re-re-reprises, qu'on ne m'interdisait

pas vraiment d'écouter, mais de laquelle on détournait mon attention pour mieux me ramener au petit écran, plus tard, à l'heure – 16 h, je n'oublierai jamais – du *Bobino* fait sur mesure. L'interdit suscite la curiosité. Et le générique d'introduction de *Mission impossible*, sublimes dans le genre par la musique de Lalo Schiffrin, devenait, avec les belles gueules pur flegme de Steven Hill et de Barbara Bain en background et le sentiment d'une censure par-dessus, un appeau à Catherinette.

Les poèmes de Yvon rejoignent une littérature du crachat, jamais loin de l'oralité, entre la catharsis et le syndrome de la Tourette.

Changez le décor. Au lieu de bijoux disparus, d'uppercuts à la volée, de messages secrets et de voitures rapides, je vois, lisant *Filles-commandos bandées*, dans un même montage serré clamant l'urgence, l'univers trash de la rue Ontario : Ginette en chaleur, seringues souillées, travestis trop jeunes au gun vengeur, cash mal gagné à la sueur de sa plotte, bière chaude, shots et hits, désespoir médicamenteux, masturbation heureuse, lesbiennes du dimanche, putes, drogués, damnés, dopés. Et par-dessus, brûlante de gauche à droite au fil des pages, une mèche d'explosif. Cette mèche : les mots corrosifs, nitroglycériens du poème. De l'amadou allumé qui appelle d'une seconde à l'autre l'inéluctable explosion, la finalité, et qui pourtant ni dans *Filles-commandos bandées* ni dans le générique de *Mission impossible* ne survient.

Les poèmes de Yvon rejoignent une littérature du crachat, jamais loin de l'oralité, entre la catharsis et le syndrome de la Tourette. (Son conjoint Denis Vanier était aussi de cette non-école, comme, sur un autre ton, plus tard, Geneviève Desrosiers.) Poèmes vomis « dans une ville de malade », rejetés comme un poison du corps; mots

lancés, tirés; insultes dans la colère, balles dans la mitraille-Remington. Ces poèmes éclatent à l'opposé de la complaisance, de l'esthétique diplomate, de toute idée d'une conventionnelle « beauté » littéraire.

S'y trouvent des vers et des images boiteux; des adjectifs si nombreux qu'ils sont suffoquants; un glissement qui passe par le narratif avant de le lâcher, qui passe par le manifeste sans y céder. Il y a là une force indéniable et une puissance inaboutie. Ses textes in-finis, im-polis sont parjure dans une culture du talent et de la réussite. Aux vers qui surgissent ciselés comme des perles dans la glaire – par l'asphalte et le désespoir, mais ciselés –, suivent des maladroites difficiles à pardonner, qui donnent envie d'engueuler la poète et de la renvoyer à sa table. Médée et Lilith restent voilées dans les pages comme des formes dans les nuages, sans en émerger, sans surgir bardées de leurs haines. « nous sommes des éventreuses, nous ne prendrons rien de moins que la Démesure. / jusqu'à se défoncer, démolir, exploser. nous ne mourrons pas, notre soif grandit. » Elles vomissent la lave vengeresse de toutes les violées de l'univers, de toutes les poquées, de tous ceux toutes seules toutes celles qui sont quelque part la négresse d'un autre. Mais on peut échapper à la noyade dans leur hargne en respirant dans les failles du discours.

Et c'est pourtant par ces failles que *Filles-commandos bandées* frappe jusqu'à l'essentielle douleur. Le *bâtard* dans son livre, sans genre, entrelardé aussi de photos mises là sans structure, semble-t-il, est sceau de la liberté absolue qu'Yvon a prise, de ce refus de coller aux diktats, d'intégrer le système qu'elle dénonce. Ses poèmes expectorés, encore gras de vernix, sont un polaroid des maganées dangereuses dont ils parlent. La forme est déboîtée comme le fond, comme les personnages, le tout marqué par une trop dure vie.

Yvon oblige à regarder dans les yeux celles – car les femmes prennent la part belle dans ses textes – dont on se détourne quand on les croise, les filles *faillies*, les tombées : criardes exhibitionnistes, mères scrapes, abusées qui portent sans honte leur sexe en plein front. Sous le projecteur qu'allume la lecture de *Filles-commandos bandées* s'illuminent le dégoût et l'envie suscités par ces décrocheurs du neuf à cinq (« quand l'ennui prend la forme d'un horaire / la performance tient lieu d'identité : / on a besoin d'un peuple débandé pour la routine »); le dégoût et l'envie d'un sexe plus sale, moins tabou; s'illuminent dans le sillage, comme